

## **Le texte littéraire algérien : brisures d'un imaginaire**

**Mebarki Belkacem**

*Université d'Oran*

La référence aux dimensions africaines et orientales, constitutives de la maghrébinité, est fondamentale pour la lecture des œuvres littéraires maghrébines et la compréhension de l'imaginaire qu'elles déploient. Toutefois, cette référence présente certaines limites pour les œuvres d'expression française qui, selon les multiples recherches effectuées sur cette littérature, se produit essentiellement à partir d'une position qui lui permet de débattre avec la pensée occidentale. Aussi, la mise en relief de quelques éléments du rapport qu'entretient le Maghreb avec l'Occident a-t-elle son importance dans l'analyse du discours de cette littérature et de ses significances.

Ce rapport Maghreb/Occident se caractérise souvent par une ambiguïté qui n'est pas facile à cerner et dont l'importance varie au gré des événements qui émaillent cette relation.

Quel est le degré de proximité et d'intimité qui lie ces deux parties du monde ? Comment le rapport qu'entretiennent ces deux parties du monde s'effectue-t-il en fonction de cette proximité ? Quelle place occupe l'Occident dans l'imaginaire maghrébin et quelle est l'image de ce dernier dans l'imaginaire des Occidentaux, surtout ceux qui sont en contact avec les

maghrébins et leur culture, de manière directe ou par le biais de la fiction ?

Ce sont là des questions que nous nous posons et dont les réponses pourraient nous aider à mieux situer les lieux d'écriture de la littérature algérienne, de mieux cerner son énonciation et de jauger sa capacité à faire avancer la réflexion sur la maghrébinité.

Il serait vain de nous étaler de manière exhaustive sur la relation Maghreb/Occident à travers l'Histoire, l'entreprise serait d'ailleurs impossible dans le cadre de cet article ; cependant deux faits majeurs méritent d'être relevés parce que, supposons-nous, ils sont à l'origine d'une brisure dans le rapport qu'entretiennent les Maghrébins avec leur passé, et par conséquent avec eux-mêmes. Ces deux faits de l'Histoire semblent avoir re-balisé les lieux de la parole maghrébine, telle qu'elle se manifeste dans les écrits de fiction du moins et qui, ainsi piégée, donne l'impression de ne se produire qu'en fonction de cette brisure pour essayer de la comprendre et de la dépasser.

Le premier fait, celui qui est à l'origine du déséquilibre actuel, celui qui a vu s'inverser les rapports de force entre l'Orient et l'Occident, qui a installé l'hégémonie d'une civilisation sur une autre, et qui transparait par conséquent dans les écrits maghrébins actuels, eut lieu un certain 02 janvier 1492.<sup>45</sup> Cette date, même si elle est située loin dans

---

<sup>45</sup> Cette date semble constituer un repère dans l'histoire qui lie l'Algérie à la France. C'est ainsi, par exemple, que R. LAFFONT introduit son ouvrage : *Histoire de la France en Algérie*, Paris, Plon, 1980 : « Tout commence en 1492. »

l'histoire, constitue une brisure dans l'imaginaire de ceux qui se réclament de la civilisation arabo musulmane. Inconsciemment, par conséquent, les faits de langue et la littérature tentent de la combler pour dompter et dépasser le malaise que cet événement a provoqué. Les métaphores culturelles<sup>46</sup> utilisées par les Maghrébins quand ils parlent d'eux-mêmes montrent, si besoin est encore de le prouver, que la chute de l'une des plus prestigieuses cités musulmanes a laissé des traces indélébiles dans l'imaginaire des Maghrébins, principaux occupants de l'ancienne Andalousie et donc, victimes directes de ce retournement de l'Histoire. L'événement, castrateur<sup>47</sup>, peut orienter la lecture des œuvres de fiction maghrébines, par l'utilisation d'une approche psychanalytique qui pourrait expliquer, à titre d'exemple, la raison pour laquelle les premiers romans de la littérature algérienne d'expression française, en quête de l'éternel féminin, symbole, entre autre de l'espace d'origine spolié,

---

<sup>46</sup> Je pense particulièrement à l'expression : « Travail arabe » qui, à l'origine, c'est-à-dire au temps de l'Andalousie musulmane, signifiait, selon certains spécialistes de cette époque : « Travail très bien fait ». Nous connaissons tous le sens pris par cette expression après le déclin de la civilisation arabo-musulmane en Andalousie.

<sup>47</sup> La brisure qui eut lieu ce jour-là est rapportée ainsi : « Le 2 janvier 1492, le roi Bouabdil sort de Grenade, sa capitale, et s'agenouille en tendant les clés de la ville. Debout devant lui, inondés d'une indicible joie, se tiennent les rois catholiques, Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille : « Roi des Chrétiens, voici les derniers restes de l'Empire arabe. A toi, désormais appartiennent mes Etats, mon triste pouvoir et ma personne. » Relevé par le roi Ferdinand, il s'en va rejoindre la sultane Aïcha, sa mère : « Hélas ! y a-t-il sous le ciel une douleur qui puisse être comparable à la mienne ? gémit-il. – « Dis plutôt, répond la noble dame, une honte : tu as raison de pleurer comme une femme le beau royaume que tu n'as pas pu défendre comme un homme. »

Cet événement est rapporté dans plusieurs ouvrages d'Histoire, notamment celui de Robert LAFFONT, Histoire de la France en Algérie, Paris, Plon, 1980.

maternel, lieu donc de la plénitude et de la quiétude, ont, pour la plupart, des titres avec des noms de femmes.<sup>48</sup>

Le deuxième fait auquel nous pensons est celui relatif au nom de l'Algérie. Ce pays, désigné de diverses appellations : « Barbarie », « Africa », « Ifrikia », « Numidie », « Maurétanie », « Dzaïr », « El Djazaïr », « Royaume d'Alger », s'est vu attribué son nom actuel le 1<sup>er</sup> décembre 1831 par une ordonnance de Louis Philippe, qui institua le nom d'Algérie à partir du nom d'Alger.

*« Le pays occupé par les Français dans le Nord de l'Afrique sera, à l'avenir, désigné sous le nom d'Algérie. En conséquences, les dénominations d'ancienne Régence d'Alger et de possessions françaises dans le Nord de l'Afrique cesseront d'être employées dans les actes et les correspondances officielles ».*<sup>49</sup>

Même si cette nouvelle dénomination sera acceptée par les Algériens eux-mêmes, même si elle leur permettra plus tard cette conscientisation nationale qui les mènera à l'indépendance du pays, il n'empêche qu'elle peut être interprétée comme un fait qui préside de l'esprit de nier toute une histoire cristallisée jusqu'alors par le mot « El Djazaïr », royaume de Ziri, et non « ensemble d'îles », comme il est

---

<sup>48</sup> Tels que, entre autres, Myriem dans les palmes, de M. OULD CHEIKH, Plaza, Oran, 1936 ou Zohra, la femme du mineur, de A. HADJ HAMOU, Ed. du monde moderne, 1925.

<sup>49</sup> C'est ce que rapporte Pierre MONTAGNON dans son ouvrage : « Histoire de l'Algérie, des origines à nos jours », Paris, Pygmalion, 1998, p. 157

soutenu communément sous forme d'erreur fossilisée.<sup>50</sup> En effet, cette appellation opérée par un pouvoir colonial, anodine d'aspect, aura pour conséquences majeurs l'éclatement des repères d'une identité et d'une parole.

En plus du fait de marquer du sceau de l'occidentalité d'un territoire conquis, cette dénomination refoulera les dominés en dehors de leur être, en les confinant dans l'exiguïté d'une marge par rapport au pouvoir de la parole du dominant, mais aussi par rapport à la possibilité de contribuer à la réflexion sur le monde, comme ils le faisaient du temps de l'âge d'or de la pensée arabe conquérante. Il découle de ce décentrement un phénomène qui fait que le moi maghrébin, dans son orientalité, dans sa maghrébinité, soit désaxé et ne puisse se dire que par rapport à la modernité, dont seul le modèle occidental fixe les critères.

Pour asseoir une occupation dans une optique de mise en place d'une société à deux niveaux (deux collèges), dans laquelle les porteurs du nouveau modèle de civilisation seront les maîtres, on s'attèle à élargir les failles provoquées par le revirement de l'Histoire. A cet effet, on aura d'abord recours à la division de la société dominée en bocs dyadiques : arabes/berbères ; nord/sud ; est/ouest..., comme cela a été souligné par certains spécialistes qui notent que :

---

<sup>50</sup> Certains chercheurs se pensent sur la question pour tenter de vérifier si cette appellation ne viendrait pas, en fait, du nom de Ziri, ancien roi berbère du pays ; ce qui remettrait en cause le sens de la dénomination actuelle.

*« S'ensuit une dépréciation, d'origine civile, de la société indigène. C'est à ce moment que naissent les mythes et stéréotypes indéfectiblement défendus comme vérités scientifiques jusqu'en 1962. Les sédentaires s'opposent de toute façon aux nomades, les Berbères aux Arabes, la petite à la grande Kabylie, le Nord au Sud, l'Occident à l'Orient, la Chrétienté à l'Islam, etc. version dichotomique simpliste et rassurante, où une race s'imposant à une autre n'a plus besoin de la connaître sinon pour mieux la dominer. A quoi bon connaître l'arabe, par exemple ? L'Algérien devient l'indigène des clichés immémoriaux, condamné à ne plus évoluer ».*<sup>51</sup>

Le discours le plus pernicieux cependant, car encore à la base d'un grand nombre de productions littéraires, est, sans conteste, celui qui cultivait (et le fait donc encore) chez l'algérien dépossédé de son histoire et de son nom un véritable et nuisible complexe d'infériorité par rapport à l'Occidental. Le lecteur peut aisément vérifier la force et la ténacité de ce complexe dans les romans algériens produits lors de la colonisation, même ceux qui se voulaient comme les défenseurs de l'identité algérienne, ceux de l'émigration, qui font du conflit des espaces en présence leur thématique majeure, ou même quelques romans actuels.<sup>52</sup>

---

<sup>51</sup> LUCAS Ph et J C VATIN, *l'Algérie des anthropologues*, Paris, Maspéro, 1975

<sup>52</sup> Je pense à *Ce que le jour doit à la nuit* de Y KHADRA, publié aux éditions Julliard, Paris, 2008.

Se voyant confronté au paradoxe d'une situation qui l'exclut d'un espace de débat et de dialogue, sur sa propre condition d'abord et sur celle de l'humanité ensuite et éventuellement, par phénomène aporétique d'une civilisation occidentale à deux facettes, l'Algérien, excentré sur ce plan, par domination au début, par émigration, par exil ou simplement par l'effet d'un contexte de mondialisation qui ne lui est pas très favorable, produira, par la nécessité de ne pas étouffer, un discours bidirectionnel. Il cherchera à « dialoguer », selon les moyens qu'il peut se permettre en matière de liberté de parole, d'édition, de public..., avec le nouveau dominant pour amortir le choc provoqué par un discours nihiliste ; de l'autre côté, adoptant une stratégie d'écriture particulière, il procèdera à une espèce de plongée orphique dans l'espace malmené des ancêtres pour mieux cerner les raisons d'une chute et tenter de les dépasser. C'est en tout cas ce que nous donnent à lire beaucoup de romans produits au début du 20<sup>ème</sup> siècle mais aussi bien d'autres, publiés récemment.<sup>53</sup>

Dès lors, il ne faut peut-être pas trop s'étonner que pendant longtemps, et même jusqu'à nos jours dans certains écrits<sup>54</sup>, la parole maghrébine donne cette impression d'être hantée par le désir de la réappropriation du nom confisqué et de l'espace racinal perdu. Ce retour aux sources par l'exorcisation des faits de l'Histoire évoqués contribuerait assurément à la mise en place de lieux de discours et d'énonciation qui ont été

---

<sup>53</sup> Un projet de recherche que je dirige se penche sur ces textes. Ce projet, domicilié au CRASC, s'intitule : **Le texte algérien actuel : permanences et mutation d'une écriture.**

<sup>54</sup> Yasmina Khadra, comme il a été souligné plus haut, mais également beaucoup d'autres nouveaux écrivains, dont les romans méritent d'être étudiés dans ce sens.

confisqués, ou du moins contestés à cette parole maghrébine. Ce serait là, à notre sens, l'une des valeurs essentielle de la littérature algérienne d'expression française. Cette valeur ne serait pas réductrice à la seule maghrébinité ; au contraire, elle permettrait même de saisir certaines difficultés d'ordre ontologique puisque l'être humain n'a de cesse de tenter la réappropriation de son passé, de sa filiation, de son Histoire.

Ainsi définie, selon la permanence de sa quête, cette littérature algérienne d'expression française, depuis ses premières productions au début du 20<sup>ème</sup> siècle à nos jours, dans sa forme de contre-discours à l'idéologie coloniale, de parole de contestation à un pouvoir politique de l'Algérie post-indépendante ou de celle de l'émigration et de l'exil, ou même dans la dimension ontologique que nous lui prêtons, est-elle l'écriture de la compréhension d'une détresse et de son dépassement ou ne serait-elle que la mise en texte d'une illusion qui ne pourrait disparaître du fait du caractère inchangé de la relation Orient/Occident ?

Pendant longtemps, la critique littéraire a focalisé plutôt sur le deuxième aspect, tant les écrivains algériens, installés dans l'exiguïté de la réflexion sur le monde par la force et la nature du rapport déséquilibrée des espaces de pensées et de culture en présence au Maghreb, semblent mal accepter leur appartenance à la civilisation arabo-musulmane en perte de vitesse. A moins que cette appartenance à une société traditionnellement peu habituée à des écrits romanesques de par sa culture à base assez fortement théocratique, exceptée peut-être une élite universitaire assez restreinte, ne les pousse

à viser un lectorat plus occidental que maghrébin. Comme il n'est pas toujours aisé de se faire accepter par l'Autre, par la loi de la séparation des espaces, cette écriture, en quête de ses propres lieux d'énonciation, à la thématique longtemps ambiguë, se voyait qualifiée de mimétique et de laudative de valeurs plus occidentales qu'orientales.

Pour revenir à notre première hypothèse, nous pourrions avancer l'idée que ce mimétisme littéraire ne doit pas être lu dans le seul sens de la glorification des valeurs occidentales, mais plutôt comme une catharsis qui permettrait de dépasser une névrose provoquée par l'effritement d'une vision du monde qui n'a pas réussi à se reconstruire clairement d'autres repères que ceux l'ancien monde « andalou », contribuant de la sorte à perpétuer le « complexe du Maghrébin anté-almohade »<sup>55</sup>.

Orphelins de leur orientalité almohade défaite, les Maghrébins n'ont pas réussi à en faire le deuil. Des travaux de recherche en anthropologie culturelle montreraient combien est encore importante l'influence de cette époque, essentiellement dans le domaine de la poésie écrite en arabe et en musique andalouse, surtout dans certaines régions

---

<sup>55</sup> J'emprunte cette expression à M. EL MILLI, qui l'a utilisée dans son ouvrage : *L'Algérie à la lumière de l'histoire*, Constantine, Ed. El Baath, 1980. Il faut rappeler à ce sujet que les Almohades, dont le premier chef, Abdelmoumène Ben Ali était originaire de Nédroma, fut une dynastie d'« origine » algérienne qui régna sur l'Andalousie et le Maghreb de 1147 à 1212. A titre de curiosité historique et scientifique, il faut rappeler que la plupart des grands penseurs arabo-musulmans de l'Andalousie, tels que Ibn Roshd ou Ibn Tufayl, dont le célèbre roman *Hay Ibn Yaqdan* aurait inspiré Robinson Crusoe de Daniel Defoe, ont vécu à cette époque-là, qualifiée de « moment crucial de l'histoire du monde » en quatrième de couverture du livre de Jacques ATTALI : *La Confrérie des Eveillés*, Paris, Fayard, 2004

d'Algérie, dont l'identité est construite en grande partie sur les éléments culturels hérités de ce qui est considéré, à juste titre, ainsi que l'attestent les historiens, comme l'âge d'or de la civilisation arabo-musulmane. Cette influence, qui oriente tout un imaginaire, transparait forcément dans les écrits de fiction ; cependant, comme elle se télescope avec le désir de la modernité qui passe par le prisme de l'Occident, l'écriture se présente comme ambiguë ; ce qui pousse la critique à réduire sa portée à la seule maghrébinité de circonstance.

Il est un fait que selon la technique et les stratégies d'écriture qu'ils adoptent généralement et qui transparait dans leurs textes, les écrivains algériens donnent l'impression de rester indécis quant à la voie à emprunter pour dépasser l'influence de la vision occidentale. Dès lors, la thématique, redondante, se réduit immuablement à certains points précis tels que l'assimilation/intégration, l'irréductibilité d'une identité, la spécificité d'une culture. Ces thèmes répondent, inconsciemment, aux brisures provoquées par le choc des civilisations, et tentent, par conséquent, une désinfection du passé perdu et une réappropriation du nom confisqué.

Cette indécision et cette ambiguïté, supposées ou effectives, créent une situation de l'« entre-deux », entre la maghrébinité et l'occidentalité pour dire le monde, comme c'est surtout le cas, et cela a été souvent souligné, pour la littérature de l'émigration. On s'accroche à un modèle qui n'est plus, du moins sous sa forme originelle, « almohade », et on courtise un autre qui ne veut pas s'ouvrir entièrement malgré les marques qu'il feint d'afficher pour offrir une voie au

dépassement de l'archaïsme de l'ancien monde. Dès lors, dans un contexte marqué par le déséquilibre des forces, la clôture des espaces, l'inadéquation des modèles, le recours aux valeurs de l'Occident comme refuges pour dépasser les brisures et combler le manque provoqué par l'effritement de l'« ancien monde » arabo-musulman ne peut présider que d'une illusion. Tout comme reste, évidemment, illusoire l'idée de s'accrocher aux valeurs d'un temps révolu sans accepter de le soumettre aux exigences des mutations qu'impose l'Histoire.

Pour se soustraire à cette double illusion, « décentrante » ou exilique, et la dépasser, car déstabilisatrice de tous les repères, anciens ou à fabriquer, la littérature algérienne d'expression française, miroir d'une pensée en pleine mutation, s'est forgée ses propres techniques d'écriture. Ces techniques s'appuient essentiellement sur le palimpseste et ne dit ces illusions que pour les ruiner et créer de la sorte un lieu de parole nouveau, un lieu qui traverserait les multiples espaces auxquels il se réfère pour aller au-delà.

En définitive, la force du texte algérien semble se ramener toujours à celle du principe de l'identité, qu'elle tente de retrouver en la remontant dans le sens contraire du temps entropique. Le regard trop conscient sur le passé peut nuire à la construction du présent, et par conséquent, à la création, pour colmater et dépasser les brisures à l'origine d'une névrose. Le texte algérien d'expression française, dans sa forme cathartique et sa structure profonde, s'élabore donc dans l'optique d'une recherche orphique de l'état de communion totale avec le temps rassurant de la suprématie perdue.

Cependant, cette entreprise, considérée comme salvatrice pour guérir un imaginaire des blessures de l'histoire, mais tragique du fait qu'elle ne cherche à retrouver un objet de désir que pour mieux le perdre, ne risque-t-elle pas d'entraîner de manière irréversible cette littérature dans une exigüité qui lui serait fatale, en lui enlevant toute la force et toute la crédibilité de dire le monde dans son état actuel, puisque, comme le souligne Charles Mauron : «Un regard trop conscient sur le passé peut nuire à la construction du présent, et par conséquent, à la création » ?<sup>56</sup>

#### **Bibliographie :**

ATTALI Jacques: *La Confrérie des Eveillés*, Paris, Fayard, 2004

EL MILI Mohammed, *L'Algérie à la lumière de l'histoire*, Constantine, Ed. El Baath, 1980.

LAFFONT Robert, *Histoire de la France en Algérie*, Paris, Plon, 1980.

LUCAS Ph et J C VATIN, *L'Algérie des anthropologues*, Paris, Maspéro, 1975

Mauron Charles, *Des Métaphores obsédantes au mythe personnel, Introduction à la psychanalyse*, Paris, José Corti, 1962

MONTAGNON Pierre dans son ouvrage : *Histoire de l'Algérie, des origines à nos jours*, Paris, Pygmalion, 1998

ROBERT Marthes, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Grasset, 1972

---

<sup>56</sup> MAURON Charles, *Des Métaphores obsédantes au mythe personnel, Introduction à la psychocritique*, Paris, José Corti, 1962